

collection « Littérature Française »
160 pages - 14 x 21 cm - Broché
isbn 2-86746-401-3 – Prix public : 15 €

LA JOUEUSE D'ECHECS

Bertina Henrichs

Premier chapitre

C'était le début de l'été. Comme tous les jours, Eleni gravit la petite colline qui séparait l'hôtel Dionysos du centre de la ville à l'heure où le soleil apparaissait à l'horizon.

La colline, terrain vague sablonneux et crevassé, offrait une vue exceptionnelle sur la Méditerranée et la porte du temple d'Apollon. Ce vestige de l'Antiquité, trop grandiose dans sa conception peut-être, était resté inachevé. Ainsi sa gigantesque porte, au sommet d'une presqu'île minuscule rattachée à Naxos, s'ouvrait simplement sur la mer et le ciel. Le soir, à défaut d'offrir un gîte à Apollon, elle accueillait, dieu pour dieu, le soleil couchant, adulé par les voyageurs éblouis. Apollon, plus discret dans ses manifestations terrestres, n'aurait sans doute appelé que quelques rares initiés. L'imperfection du temple n'était donc pas à déplorer, mais conférait au contraire un étrange mystère à cette terre sévère posée sur la mer Égée.

Eleni n'eut pas un regard pour le spectacle qui se jouait dans son dos. Elle le connaissait trop bien. Toute sa vie avait été rythmée par ce théâtre gratuit ; ses spectateurs changeants, flux incessant de nomades, venant de loin, repartant au loin.

Ce matin, la colline était particulièrement silencieuse. Le vent, qui s'était levé durant la nuit, soufflait fort et couvrait les petits sons matinaux provenant de la ville. Eleni n'entendait que le crissement des cailloux sous ses pas et le halètement d'un chien errant reniflant ici et là, dans l'espoir de dénicher son petit-déjeuner. Le butin était maigre et il arbora un air boudeur, qui fit sourire Eleni. Elle se promit de lui apporter un bout de pain qu'elle prendrait dans les restes des repas de l'hôtel.

Eleni arriva à six heures dix dans le hall du Dionysos, accueillie par un joyeux “ Kalimera, Eleni. Ti kanis ? ” Cette petite formule de politesse fut prononcée d'une voix forte et avec tant de sincérité qu'un spectateur innocent aurait pu croire à des retrouvailles chaleureuses après une longue absence. Or, Maria, la patronne, une femme d'une soixantaine d'années au caractère enjoué, avait tout simplement l'habitude de saluer les personnes de sa connaissance de cette manière-là, forçant un peu sur la bonne humeur. Elle écartait ainsi d'emblée tout soupçon de maussaderie qu'elle tolérait uniquement chez ses clients. Et même là, elle feignait de ne pas le remarquer, parlant brusquement beaucoup moins bien anglais que d'ordinaire. Travailler dur sous un soleil écrasant en boudant était un vice pour lequel elle se sentait trop âgée. Comme à son habitude, elle offrit un petit café à Eleni avant que celle-ci s'engage dans l'enfilade des chambres, revêtue de sa blouse de travail vert pistache.

Eleni connaissait tous les gestes par cœur et les accomplissait machinalement, les uns après les autres, dans un ordre immuable. Vingt chambres, quarante lits, quatre-vingts serviettes blanches ; les cendriers à vider étaient en nombre variable.

Femme de chambre, Eleni l'était devenue comme d'autres deviennent serveuses ou caissières. Fille de paysans pauvres de la région montagneuse d'Halki, elle avait quitté l'école à quinze ans et avait pris le premier emploi en ville qui s'était offert à elle. Ce fut par hasard celui de femme de chambre. Trois ans après, elle avait épousé Panis, de cinq ans son aîné, qui travaillait au garage de son père à la sortie de la ville. Ce mariage avait été son heure de gloire. Toutes les filles de Naxos lui avaient envié ce garçon aux cheveux drus et au regard profond. Ils eurent deux enfants, Dimitria et Yannis. Même après leur naissance, Eleni avait continué à exercer son métier, car elle aimait ce travail qui lui permettait de rêvasser et d'entrer en contact avec le monde extérieur en son absence.

Au cours des années, elle avait acquis une bonne connaissance de la clientèle. Elle devinait facilement la nationalité des touristes à travers leur style vestimentaire. Parfois, elle s'amusait à attribuer les chambres dont elle s'occupait aux vacanciers qui prenaient leur petit-déjeuner dans la salle à manger. Il lui arrivait de parier un ouzo ou un verre de vin blanc. Elle se trompait rarement.

La 19 terminée, elle passa à la 17. Les chambres devaient être remises en état au rythme des départs matinaux. Il fallait donc guetter l'ouverture des portes tout en créant l'illusion qu'on ne se préoccupait guère des allers et venues des clients, empereurs d'un jour ou d'une semaine. Eleni était habile dans l'art de surgir dans les couloirs, tel un fantôme guilleret, dont on oubliait l'existence aussitôt disparu. Elle semblait être membre d'un corps de ballet en costume acidulé maniant ses accessoires encombrants avec grâce. Cette force de suggestion était d'autant plus étonnante que son apparence n'avait depuis longtemps plus rien d'athlétique. Une nourriture trop riche, deux grossesses et l'ennui des hivers insulaires en avaient fait une femme de quarante-deux ans sans éclat particulier, ni vieille ni jeune. Elle avait atteint ce moment de la vie qu'on se plaît parfois à appeler la force de l'âge, faute de mieux ou alors en guise d'encouragement. L'âge compressé entre des parents vieillissants et des enfants adolescents, l'âge flottant où les hommes ne se retournaient plus sur son passage et où les femmes ne lui enviaient plus rien. Mais Eleni n'était pas femme à déplorer des faits sur lesquels elle n'avait aucun pouvoir.

Elle possédait une sorte de sagesse instinctive, acquise dans les innombrables chambres auxquelles elle avait rendu leur virginité. Les traces de la vie sous toutes ses formes étaient pudiquement effacées par elle. Éclaboussures de sang, de sperme, de vin, d'urine disparaissaient par ses sobres soins. Elle ne mettait pas de mots sur les choses qu'elle voyait ainsi apparaître et disparaître. Elle ne croyait pas sérieusement au pouvoir magique de l'énonciation, de l'évocation et de la spéculation. Pour elle, les termes, aussi précis fussent-ils, n'avaient jamais rien changé à l'ordre immuable du monde. Elle les considérait comme un passe-temps, tout au plus. À Naxos, les mots allaient et venaient avec les voyageurs et la mer dans un flux incessant.

Tôt, Eleni s'était faite à l'idée que rien ne lui appartenait en propre, ni les objets ni les êtres. Même Panis, son mari, appartenait autant à elle qu'aux hommes qu'il rencontrait au café, au trictrac et aux femmes qu'il désirait par-ci par-là. C'était la loi secrète des choses. Seuls les fous s'aventuraient à lutter contre le ressac de la mer, avait-elle coutume de penser.

Depuis la veille, la chambre 17 était occupée par un couple de Français. Eleni les avait vus arriver : des trentenaires joyeux, portant des vêtements colorés et exubérants.

En entrant dans la chambre inondée de soleil, elle sourit. Les gens du Nord ravis par la clarté du jour ne pensaient jamais à fermer les volets. Ils n'entretenaient aucun rapport étroit et suivi avec la chaleur. Durant leur séjour sur l'île, ils s'en gavaient, ce qui les laissait haletants dans le hall de l'hôtel, écrevisses hébétées mais heureuses. Certains poussaient leur enivrante adoration jusqu'à en perdre connaissance, transe sauvage plus proche des cultes obscurs que du monde policé dont ils étaient issus.

Eleni avait appris dès son plus jeune âge que l'astre lumineux n'était pas un dieu plaisantin, mais bel et bien maître de vie et de mort, tels la mer et les récifs, le destin et la fatalité.

Après un rapide coup d'œil destiné à évaluer la quantité de travail, elle se dirigea vers la salle de bains. Elle nettoya le lavabo, la douche, le sol et vida la poubelle. Elle se redressa et demeura un instant immobile pour reprendre son souffle. Ensuite elle jeta les serviettes sales dans une grande corbeille où elles rejoignirent la moiteur de leurs congénères.

Eleni aligna amoureusement les produits de beauté portant des noms vaporeux dans cette langue qu'elle préférait parmi toutes celles qui glissaient sur l'île : le français. Un petit flacon posé sur la console retint son attention. Elle le prit dans sa main, se permit de l'ouvrir et huma le parfum poivré qui s'en dégageait. Elle sourit en rebouchant soigneusement la minuscule bouteille.

Elle ne connaissait que trois mots de français, bonjour, merci et au revoir, ce qui était amplement suffisant pour l'usage qu'elle en faisait.

Son approche linguistique était uniquement sonore. Parfois elle écoutait son murmure dans la salle à manger. Il lui semblait que cette langue, et c'était bien son atout majeur, manquait totalement de sérieux. Aux oreilles d'Eleni, elle n'avait aucun ancrage dans la terre. Ses mots dansaient sur un parquet ciré, faisant de petites arabesques, des courbettes, se saluant, tirant des chapeaux invisibles dans un frémissement de satin et de tulle. Ces douces glissades devaient bien avoir des significations précises, désigner de vraies choses, Eleni en convenait, et c'était justement ce paradoxe qui lui paraissait formidable. Ce déploiement ailé de danseurs d'opéra pour demander le sel ou s'enquérir du temps, n'était-ce pas le comble du luxe ?

À la télévision, elle avait vu plusieurs émissions sur Paris, et à chaque fois, elle en avait ressenti comme un pincement au cœur. Une zone un peu douloureuse dans la poitrine, engendrée par un rendez-vous qu'on aurait eu jadis et auquel on ne se serait pas rendu, jugeant l'issue trop hasardeuse.

Eleni n'était pas femme à pincements. Mais Paris constituait une exception. Sa passion rêveuse était demeurée d'ailleurs totalement inavouée. C'était son jardin secret.

Tout en suivant le cours de ses réflexions, elle se rendit dans la chambre. Elle vida les cendriers et ramassa des bouts de papier avant de passer le balai entre les bagages et les affaires éparpillées.

Elle termina son balayage puis fit le lit lorsqu'une pensée la traversa. Elle allait envoyer une petite salutation aux habitants de Paris. Elle prit la chemise de nuit brodée de la jeune femme et l'arrangea délicatement sur le lit en la serrant fortement à la taille. Ainsi mise en valeur, elle reprit son aspect de marchandise convoitée, digne du mannequin suggéré qui allait la revêtir.

Eleni passa la soirée en compagnie de sa fille Dimitria, qui l'aida à préparer le repas et à faire la vaisselle. Panis dîna avec elles en leur racontant sa journée, puis sortit retrouver ses amis au café. Yannis avait téléphoné pour annoncer qu'il mangerait dehors avec des copains. Cela arrivait fréquemment. À seize ans, sa vie était déjà happée par

l'extérieur. Dimitria se coucha de bonne heure et Eleni resta assise durant un moment devant la télévision, regardant distraitement un film dramatique qu'elle ne parvint pas à comprendre, ayant raté le début.

Le lendemain matin elle se leva avant les autres, et après avoir préparé du café pour sa famille, elle repartit au travail.

Le vent soufflait moins fort. La mer avait englouti ses moutons ce qui laissait présager une journée bien chaude. Elle avait pensé à apporter un bout de pain pour le chien errant rencontré la veille, mais celui-ci n'était pas au rendez-vous. Eleni déposa son offrande bien en vue sur un petit rocher. Comme à son habitude, elle arriva à six heures dix, accueillie par les gazouillements matinaux de la patronne.

Elle avait déjà fait une dizaine de chambres quand elle vit sortir le couple français peu avant dix heures. Ils se dirigèrent vers la salle à manger l'air enjoué.

Eleni décida d'attendre qu'ils aient quitté définitivement l'hôtel. Elle n'aimait pas être interrompue dans son travail par l'arrivée soudaine des clients sortant du petit-déjeuner et faisant les cent pas devant la chambre. La gêne des autres la mettait toujours mal à l'aise. Ils se croyaient parfois obligés d'entamer une conversation en anglais, qu'Eleni ne comprenait pas, mais dont elle saisissait l'essentiel puisqu'elle portait toujours sur le temps. Alors, même si cela devait perturber ses horaires, elle préférait attendre que le champ soit libre pour pénétrer dans l'ancre des intimités.

À dix heures trente, elle put enfin entrer dans la chambre 17. Elle se mit au travail, répétant exactement les mêmes gestes que la veille. Mais au moment de passer le balai, elle fit tomber quelque chose derrière elle. Elle se pencha pour le ramasser et vit qu'il s'agissait d'une figurine en bois. Elle se retourna et aperçut un échiquier sur lequel étaient déployées des pièces noires et blanches. Une partie en cours avait été interrompue.

Eleni regarda plus attentivement la pièce qu'elle tenait dans sa main. C'était un petit pion noir. Elle hésita et tenta de le remettre à sa place, mais elle ignorait où il se trouvait auparavant. Il y avait des pièces identiques un peu partout. Elle resta là un moment, son pion à la main, fixant l'échiquier, cherchant une logique. Finalement, elle abandonna, posa sa figurine à côté du plateau en bois et finit son ménage. Elle se sentit désolée d'avoir anéanti la partie en route, puis se consola en se persuadant que ce n'était qu'une pièce mineure puisqu'il y en avait beaucoup de semblables. Ce n'était peut-être pas bien important.

En sortant, elle composa son petit salut de nuisette en guise d'excuses. La suite de sa journée de travail se déroula sans incident.

Arrivée en ville en début d'après-midi, elle aperçut Panis à la terrasse d'Armenaki, une petite taverne donnant sur le port. Elle s'arrêta un moment pour bavarder avec son mari et le patron, un petit homme trapu de quelques années son aîné, qui avait vécu toute sa vie à Naxos, mais que tout le monde continuait d'appeler l'Arménien, en vertu de ses origines. Elle accepta le petit verre d'ouzo qu'il lui offrit et le but en compagnie des deux hommes. Alors que la saison venait seulement de commencer, le soleil brûlait déjà.

Sur la terrasse ombragée, Eleni savoura ce petit moment de détente. Elle ôta ses chaussures, allongea ses jambes gonflées et ferma les yeux. Elle écouta le bruissement des conversations et le chant des serins jaunes que l'Arménien gardait dans deux petites cages suspendues au-dessus des tables. Ils poussaient des notes aiguës se répandant d'une prison à l'autre, comme s'ils participaient à un concours du Conservatoire. Le restaurateur possédait un troisième oiseau auquel il offrait la même vie en plein air et qu'il traitait avec autant de soin, mais qui se refusait à chanter. L'Arménien avait

commis l'erreur de l'appeler Tarzan ce qui avait peut-être perturbé sa perception du monde.

Elle entendit le claquement sec des pièces en bois qui s'entrechoquaient et sut que l'Arménien avait sorti son jeu de trictrac. Les hommes commençaient une partie. La voix rauque de Panis commentant de temps à autre le jeu lui parvenait par bribes, suivie de celle plus haut perchée de l'Arménien. Au bout de quelques minutes, les voix s'espacèrent et les deux hommes jouèrent en silence, happés par leur univers feutré.

Soudain Eleni repensa au petit soldat de bois qu'elle avait fait tomber dans la chambre des Français et ainsi empêché de reprendre sa place dans les rangs de l'armée. Elle le revit seul à côté du damier, comme banni, suite à une quelconque faute commise. Pour une raison qui lui échappa, cette vision la troubla.

– Eleeni !

Elle avait dû s'assoupir, car le troisième appel seulement parvint à ses oreilles. Elle sursauta et regarda autour d'elle, un peu désorientée par ses vagues lointaines qui l'avaient emportée. Son amie Katharina se tenait de l'autre côté de la route, près du môle, et lui faisait de grands signes.

– Eleeni ! N'oublie pas de venir me voir tout à l'heure. J'ai fait du baklava.

Eleni opina, déplia ses membres engourdis, se leva et prit congé des deux hommes toujours penchés sur leur jeu. Ils lui répondirent par un grognement sans lever la tête.

L'appartement de Katharina était plongé dans une semi-obscurité, seule garante de la fraîcheur. Son amie s'activait autour de la gazinière surveillant le café qu'elle avait mis sur le feu. Un grand plateau rempli de baklava, dégoulinant de miel, était posé sur la table couverte d'un napperon de dentelle. Les napperons faisaient la fierté de Katharina. Elle trouvait qu'ils conféraient à son modeste intérieur la touche douillette d'une demeure plus aisée.

Les deux femmes s'assirent et bavardèrent un bon moment tout en sirotant leur café sucré. Elles se servaient de temps à autre une petite part du gâteau collant et ambré, qui rapetissait au fur et à mesure que leur conversation se prolongeait.

Elles se connaissaient depuis l'enfance. Rien de ce qui se passait dans les rues de la capitale naxienne n'échappait à l'attention de Katharina qui avait fait de la diffusion d'informations plus ou moins exactes une profession de foi. Elle avait d'ailleurs le temps de s'y consacrer corps et âme, puisqu'elle n'avait ni mari ni enfant, qui auraient pu réclamer l'un ou l'autre.

Quelques heures s'écoulèrent en commentaires éclairés sur la vie des uns et des autres, en conjectures sur les liaisons naissantes. Eleni écoutait plus qu'elle ne parlait. Elle appréciait les après-midi passés avec son amie de toujours pour leur reposante vacuité qui faisait par ailleurs complètement défaut à son emploi du temps.

Vers huit heures, Eleni regarda brusquement sa montre, ramassa ses affaires et quitta Katharina. Elle se dirigea vers la rue principale où elle devait vite faire quelques courses pour le dîner.

En descendant une petite ruelle dallée, qui menait du Kastro, partie supérieure de la ville surplombant majestueusement le port, à la ville basse, Eleni entendit la sirène du bateau. Elle hâta le pas. Panis n'aimait pas qu'elle serve le repas trop tard. Attendre avec la faim qui le tenaillait le mettait de mauvaise humeur.

Eleni se pliait volontiers à ces petits caprices masculins, qui se transmettaient de père en fils. Elle en avait l'habitude. Son père aussi avait été très à cheval sur les horaires des repas qui ponctuaient sa journée de travail. Pour les hommes de sa vie, la régularité absolue de l'alimentation constituait un rempart contre les aléas de l'existence. Comme

si la mort ne pouvait faire sa sale besogne si l'on mangeait tous les soirs à neuf heures précises. Les hommes et les femmes ne partageaient pas les mêmes superstitions, Eleni le savait. Chez les hommes, ces croyances réconfortantes s'appelaient convictions intimes, ce qui ne changeait rien à leur nature.

Soudain Eleni s'arrêta net en plein milieu de la rue. Une pensée audacieuse venait de lui traverser l'esprit. " Je vais offrir un jeu d'échecs à Panis pour son anniversaire. Nous pourrons apprendre à jouer ensemble. "

Cette idée la frôla comme une robe de soirée satinée glisse sur l'épaule nue d'une danseuse dans la lumière scintillante des lustres. Elle ne déambulera pas sur les Champs-Élysées à la tombée de la nuit, elle ne prendra pas le café sur les grands boulevards et elle n'apprendra pas cette langue envoûtante. Mais elle jouera aux échecs avec son mari comme le font les femmes élégantes de Paris.

Ce fut le projet le plus audacieux et le plus fou qu'Eleni ait jamais conçu. Elle en eut le souffle coupé.